



# ORDRE SOUVERAIN DU TEMPLE DE JERUSALEM France



[www.ostj.fr](http://www.ostj.fr)

Adresse Mail : [ostjfrance@orange.fr](mailto:ostjfrance@orange.fr)

**NOVEMBRE 2021 – BULLETIN N° 60**

## **Sommaire**

**Mes Sœurs et mes Frères,**

**Comme promis, ce bulletin est uniquement composé de tracets effectués par les Membres du Cercle de l'Obsidienne d'ISIS.**

**Au nom de toute notre équipe de rédaction, nous tenons à les remercier pour les travaux de recherches que nous adresse régulièrement leur Commandeur Jean-Luc Weil et surtout pour la qualité de ceux-ci.**

**Beaucoup de recherches, beaucoup d'investissement personnel et ce, malgré l'activité professionnelle et familiale de chacun de ses membres.**

**Merci donc mes Sœurs et mes Frères**

**Le Grand Archiviste**

**BARNIER Michèle**



## DE COLOMBAN A HUGUES DE PAYNS

*Ce qui suit est une recherche dans les dossiers de l'Histoire. Elle a été faite par quatre Sœurs et Frère du Cercle de l'Obsidienne d'Isis (Nos Sœurs Alexandra de Gaïa, Fanfan de la Rose, Isi de Brocéliande et notre Frère Jean de Bois le Comte).*

*Les recherches ne sont pas toujours aisées car, le plus souvent, les informations et détails manquent. En ce qui concerne Bernard de Clairvaux la littérature est plus riche.*

Le plus souvent, l'on fait mention de l'Ordre du Temple en commençant, pour les férus d'Histoire, par Robert de Molesmes pour arriver à Hugues de Payns, premier Grand-Maître de l'Ordre. En fait, les événements se sont enclenchés longtemps auparavant, et en passant notamment par un certain Colomban, bien que pour l'initié, la recherche de la vérité christique, n'ayant rien à voir avec un homme quel qu'il soit, aurait pu débiter il y a des éons après l'arrivée de la première civilisation humaine sur Terre avec la Fraternité de Shambhala. Mais ceci est une toute autre histoire.

Revenons plutôt à Colomban...



## 1. Colomban

Après l'éclatement de l'Empire romain, V<sup>e</sup> siècle, la Gaule est envahie par les Germains venus à l'est. Les Francs sont au nord, les Wisigoths au sud-ouest et les Burgondes au sud-est. Clovis étend le royaume franc à toute la Gaule mais, au début du VI<sup>e</sup> siècle, sa succession divise à nouveau le pays. En se faisant baptiser, vers 498, Clovis 1<sup>er</sup> devient le premier roi barbare à se convertir à la religion catholique. Au nord-ouest, la Neustrie est gouvernée par Clotaire II et Frédégonde, à l'est se trouve l'Austrasie de Thierry II et Brunehilde, au sud-est la Bourgogne. L'Armorique reste un monde à part.

Colomban est formé dans le contexte particulier du christianisme celtique, coupé de l'Église romaine. Le monachisme irlandais est caractérisé par la règle de saint Colomban qui met l'accent sur l'ascèse, le jeûne et autres mortifications. Sur le territoire de ce qui deviendra la France, il y a plus de 200 monastères mais, aucune règle ne fait encore l'unanimité et, il faut bien le reconnaître, chacun fait bien un peu ce qu'il veut. La vie religieuse se fait autour d'un clergé séculier centré sur la cité ou diocèse, autrement dit, un clergé plutôt très laïc. L'évêque réside dans le chef-lieu et s'occupe de la cathédrale. La qualité du clergé est parfois contestable, surtout dans les paroisses rurales. Les populations ont mêlé le paganisme à leurs pratiques chrétiennes dans une pagaille consommée. C'est au VI<sup>e</sup> siècle que saint Benoît définit sa règle de vie monastique. Mais celle-ci ne prend de l'importance que plus d'un siècle plus tard.

En l'an 540, Colomban naît à Nobber, dans une riche famille du comté de Meath, province d'Aileach dans le nord-ouest de l'Irlande. Sa mère voyait pour lui un bel avenir mais, très vite, Colomban rejette les plaisirs du monde pour devenir étudiant de Semell à Cluain Inis dans le comté de Donegal. Vers 20 ans il devient moine sous la direction de Comgall, au monastère de Bangor près de Belfast. Il remplit plusieurs fonctions pendant près de 30 ans et il fonde le cloître de Durrow. Dans la tradition des moines voyageurs irlandais, il décide de s'exiler définitivement vers 585. Il part avec 12 compagnons vers l'Europe (Gall, Autierne, Cominin, Eunoch, Eogain, Potentin, Colomban le jeune, Desle, Luan, Aide, Léobard, Caldwell). Ils traversent la mer d'Irlande sur leur curragh, bateau souple fait de lattes enveloppées de cuir. Puis ils longent les côtes de la Cornouailles anglaise et font étape près de Tintagel. Les deux villages de Saint-Colomb-Major et Saint-Colomb-Minor témoignent de ce passage.

Il arrive, en 585, sur le continent. Dans les traditions, Colomban et ses compagnons débarquent sur la plage du Guesclin en Saint-Coulomb près d'Alet (Saint-Malo aujourd'hui). Ils se dirigent ensuite vers Reims en passant par Rouen et Noyon. Colomban souhaite rencontrer Childebart II, le roi d'Austrasie pour solliciter un lieu de séjour, qu'il obtient. Le groupe repart alors vers Châlons-en-Champagne, Langres, à la recherche d'un endroit propice à leur installation.

En 587 ils arrivent dans les Vosges saônoises pour se fixer sur le site d'Annegray (Anagrates) au pied de la montagne Saint-Martin, sur la commune actuelle de La Voivre dans la Haute-Saône, sur le site d'un ancien castrum romain ruiné. Les moines entreprennent le défrichage des bois, construisent des cabanes de chaume. En

même temps, ils accueillent les malades et commencent la formation de nouveaux moines. Colomban effectue une première retraite dans une grotte de la montagne.

Devant le succès des vocations, il décide de créer un nouveau monastère à Luxeuil, lieu plus accessible et pourvu de sources aux vertus thermales. Lui et ses moines y pratiquent une vie contemplative équilibrée par un fort travail manuel. Ils se consacrent à l'éducation, aux œuvres charitables, à l'évangélisation.

En 603 le concile de Chalon est réuni pour statuer sur la question du calcul de la date de Pâques qui est fixée différemment par l'Église romaine et les Irlandais. L'Église franque suit le canon ou cycle pascal déterminé pour 532 ans, à partir de la 28<sup>ème</sup> année de l'ère, en 457 ou 462 par Victorius d'Aquitaine, qui utilise le calendrier julien. Il a été adopté par le concile d'Orléans de 541. Le calendrier irlandais est calculé à partir du comput de saint Anatole évêque de Laodicée qui vivait en Syrie au III<sup>e</sup> siècle (vers 276). Colomban s'oppose aux évêques mérovingiens, ne cède pas et en appelle au pape Grégoire 1<sup>er</sup>.

En 607 il rencontre à Boucheresse (Tréville) Brunehilde, grand-mère du roi Thierry II. Elle veut lui présenter ses petits-enfants mais Colomban s'insurge et refuse de leurs donner le sceptre royal car, pour lui, ce sont des bâtards. Le roi Thierry II de Bourgogne n'avait pas d'épouse légitime, ses enfants étaient issus de plusieurs concubines. Lassé, Thierry II avait épousé en 607 Ermenberge, princesse wisigothique, qui fut répudiée au bout d'un an. Cette entrevue est le début des ennuis de Colomban avec Brunehilde.

En 610 la reine Brunehilde profite du conflit de Colomban avec l'Église franque pour lui ordonner de partir, lui et ses disciples. C'est le départ de Luxeuil vers Nantes en suivant la Loire. Ils embarquent sur un navire pour l'Irlande et font naufrage. Ils se retrouvent sur la côte sud de Bretagne et décident de rester sur le continent. Après un petit périple, ils sont très bien accueillis par Clotaire II qui accorde son amitié. Ils s'installent auprès de lui.

Et il s'ensuit ainsi moult périples, poursuivis par la haine de Brunehilde.

Cette odyssée est fort intéressante car, partant de l'ancienne Irlande, pour passer par Tintagel et arriver en Bretagne, puis repartir vers la Bourgogne et finir en pays de Loire après avoir implanté un monastère à Luxeuil.

Luxeuil était connu bien avant la conquête de la Gaule par les Romains pour ses sources thermales et tirant peut-être son nom du dieu celtique Luxovios, la ville prospéra à l'époque gallo-romaine sous le nom de Luxovium. Développée à cette époque autour de son forum probablement proche des thermes, elle se situe au carrefour de sept voies romaines. Les fouilles du XX<sup>e</sup> siècle ont mis au jour plusieurs fours de potiers qui auraient servi au II<sup>e</sup> siècle. Dévastée par Attila en 451, elle tombe dans l'oubli pendant près d'un siècle et demi, jusqu'à la redécouverte des sources par le moine irlandais saint Colomban et ses moines qui y fondent vers 590 le monastère de Luxeuil et y introduisent la règle colombanienne. En 731, les Sarrasins, traversent la Bourgogne, pillent le monastère de Luxeuil et massacrent l'essentiel de la communauté (732). Le monastère et la petite bourgade ne résistent pas à l'attaque des Normands au IX<sup>e</sup> siècle, et fut encore pillée plusieurs fois. Une bourgade va alors se développer au haut Moyen Âge, puis une ville entourée de remparts dès le XIII<sup>e</sup> siècle comptant environ 1500 habitants, trois églises et quatorze chapelles.

## **2 - L'abbé Robert de Molesmes**



Il nait bourguignon, dans une riche famille noble de Champagne vers 1028 ou 1029 à Troyes, commune française du département de l'Aube dans une famille noble, apparenté à la famille Maligny. De sa fratrie, il en est le cadet. Et comme la coutume de cette époque le veut pour le cadet, il entre en religion dans l'abbaye bénédictine de Montier-la-Celle, sur le diocèse de Troyes, fondée vers l'an 660 à Luxeuil, que nous venons de voir rapidement plus haut. Par la suite, il en devient le prieur.

Ses parents sont de famille noble et riche « et aussi vertueuse ». Son Père Théodoric (ou Thierry) et sa mère Ermengard, géraient leurs grandes richesses comme des serviteurs de Dieu et avaient facilement pitié des pauvres en faisant l'aumônes.

Selon la tradition, la Vierge Marie apparaît à sa mère qui le porte encore, et lui présente un anneau d'or en disant : « Emmengarde, je veux que le fils que tu portes en ton sein me soit uni en mariage par cet anneau ». Telle serait la source de la

profonde dévotion mariale que le futur fondateur de Cîteaux imprima à son Ordre naissant.

La Champagne est une ancienne province française, formée en 1065 à partir d'un comté palatin par la réunion autour de Provins, 3<sup>ème</sup> métropole du Royaume de France, de comtés issus du démantèlement de la fraction occidentale de l'Austrasie mérovingienne, c'est-à-dire l'Est de la France.

Elle recouvrait l'ancienne région administrative Champagne-Ardenne, le sud du département de l'Aisne et la majeure partie du département de Seine-et-Marne jusqu'à la Brie française.

Cette province devient au Moyen Âge un pôle économique majeur en Occident grâce aux foires de Champagne se succédant dans ses différentes villes tout au long de l'année. À la cour de Champagne avide de raffinement, celle entre autres de Thibault de Champagne, l'importateur de la rose des parfums dite « Rose de Damas », les premiers écrivains français, tel Chrétien de Troyes, inventent la littérature courtoise et érigent la langue vulgaire au rang de standard culturel.

Après ses études littéraires, Robert sent grandir en lui le goût d'une vie plus donnée à Dieu.

Cadet de la famille il démarre son noviciat à 15 ans en l'abbaye Saint Pierre de Montier-la-Celle, ancienne abbaye bénédictine mérovingienne du comté de Champagne.

Située à St André les vergers, actuelle commune du Grand Troyes, elle fut fondée au VII<sup>e</sup> siècle par Saint Frobert sur des terres données par Clovis II dit « le fainéant » et sa femme Bathilde sur environ 13 hectares de marais en un lieu dénommé Insula Germanica.

Consacrée à l'apôtre Pierre elle fut considérée jusqu'au XII<sup>e</sup> siècle à son apogée, comme une des plus illustres de Champagne et du Royaume de France par la protection des rois et des papes lui ayant octroyé moult privilèges pécuniaires et terriens.

A 15 ans, il entre donc à l'abbaye de Montier-la-Celle.

Ordonné prêtre, il est rapidement choisi par les frères comme prieur de l'abbaye.

Sa réputation se répand assez loin, pour que vers 1068, les moines de Saint-Michel de Tonnerre l'élisent pour abbé.

Les ayant trouvés très relâchés et peu réformables, il prit congé d'eux et revient reprendre sa place parmi les frères de Montier-la-Celle vers 1071.

Il est alors choisi comme prieur de Saint-Ayoul de Provins, dépendance de Montier-la-Celle.

Quelques ermites l'invitèrent à se mettre à leur tête et il partit avec eux dans la forêt de Molesmes en Côte d'Or dans des petites huttes de branchages autour d'une petite chapelle. Les recrues et les dons affluèrent, les huttes disparurent, un monastère se construisit et les ermites devinrent plus soucieux de leur confort que de l'ascèse. Saint Robert les quitta, mais les dons cessèrent en même temps. Ils le supplièrent de revenir et il revint. La ferveur, elle, ne revint pas.

Le pape Grégoire VII lui demande d'être à nouveau supérieur des moines de Saint-Michel. Il s'installe sur la terre de Molesmes, près des Riceys, sur les rives de la Laigne.

En 1075, le monastère y voit le jour. C'est le dénuement des premiers temps, et il n'y a plus rien dans le cellier. Robert envoie quelques religieux se procurer des vivres à Troyes. Comme ils se présentent pieds nus dans la ville, le bruit en vient à l'évêque Philippe de Pons qui les fait revêtir d'habits neufs et ils repartent avec une charrette de vêtements et de pains. Les seigneurs des environs font des donations en terre ou en argent, ce qui met le monastère à l'aise. Les vocations se multiplient, en particulier de jeunes nobles.

L'abbaye d'Isle (Aumont), premier établissement monastique du diocèse, est détruite par les Normands à la fin du IX<sup>e</sup> siècle. Robert va y créer sur son emplacement un prieuré bénédictin en 1097.

En 1098, avec 21 compagnons, Robert fonde l'abbaye de Cîteaux (où saint Bernard entrera plus tard), berceau de l'ordre cistercien, maison mère, bientôt à la tête de plusieurs centaines de monastères, ayant marqué pendant plus de sept siècles, la vie spirituelle, économique et sociale du monde chrétien.

Cîteaux était un lieu désert dont le nom vient d'un vieux mot français « cistels » désignant des joncs de marécages. Robert fait de Cîteaux un centre spirituel majeur de l'Europe. L'abbaye et son immense domaine seront vendus en 1791.

En 1099, le pape Urbain II entend « la clameur des moines de Molesmes » et permet à Robert d'y revenir comme abbé. Saint Robert décèdera en 1111.

« Aussitôt apparaît dans les nues un double arc-en-ciel et une croix lumineuse ». Deux hommes atteints de fièvre sont guéris au contact du suaire, et la comtesse de Nevers retrouve un bijou précieux qu'elle a perdu, en faisant brûler un cierge en l'honneur de Robert, qui devient ainsi, un des spécialistes des objets perdus.

*Sœur Isi.*

## **2. L'abbé Bernard de Clairvaux**



L'Europe, la France, sortent d'une période de règnes mérovingien puis carolingien agités après la chute de l'Empire romain d'Occident tombé face aux invasions germaniques. Une chute dans les mœurs apparaît : au lieu d'une justice auparavant fondée sur le droit romain et une pensée liée à la philosophie grecque, s'applique dorénavant le jugement de Dieu ou d'actes de violence sous le règne capétien.

La chute de cette civilisation mène à la création et à l'implantation de monastères bénédictins désormais, lieux de refuge de la culture et de la foi catholique en Europe occidentale, notamment pour les seigneurs Francs et Burgondes. Bernard naît dans ce contexte d'un Moyen-Age monastique dont il deviendra « l'axe » en multiples domaines.

Bernard de Fontaine ou Bernard de Châtillon-sur-Seine ou Saint-Bernard, abbé de Clairvaux est né entre fin avril et août 1091, ou 1090 au Château de Fontaine-Lès-Dijon (duché de Bourgogne), berceau de sa famille. Il est décédé le 20 août 1153 à l'abbaye de Clairvaux dans le comté de Champagne, à Ville-sous-la-Ferté (Aube), à l'âge de 63 ans.

Canonisé en 1174 par le pape Alexandre III, il devint ainsi Saint-Bernard de Clairvaux. En 1830, il fut déclaré docteur de l'Église universelle par Pie VIII.

Issu de l'aristocratie française, sa famille, de moyenne noblesse, est apparentée ou alliée à de puissantes maisons de Bourgogne, région d'extraction chevaleresque. Il est le 3<sup>ème</sup> des sept enfants comptant six garçons et une fille dont il marquera l'avenir. Très jeune, il aura conscience de ses prestigieuses origines qui lui serviront jusqu'à être déterminantes.

Sa mère, Aleth de Montbard ou Alèthe ou Alette (1065-1105), issue d'une famille de haute aristocratie, était la fille du comte Bernard I<sup>er</sup> de Montbard (1040-1103) dont le frère, André de Montbard fut l'un des neuf fondateurs de l'Ordre du Temple et 5<sup>ème</sup> Maître de l'Ordre. La mère d'Aleth, Humberge, épousa en secondes noces, Foulques d'Aigremont à qui elle donna un fils, Guy (apparenté à Vilain d'Aigremont, futur évêque de Langres).



En 1085, Aleth épouse Tescelin le Roux de Châtillon-sur-Seine. Femme cultivée et de très haute vertu, elle élèvera ses enfants pour les préparer à la vie religieuse et ses fils au métier des armes, à l'exception de Bernard. Elle aura une influence d'autant plus importante dans sa vie que le père s'absente souvent pour assurer ses responsabilités sur son domaine ou lors de ses expéditions.

Son père, Tescelin le Roux de Châtillon-sur-Seine ou Têcelin Saurel ou Sorrel, seigneur de Fontaine-lès-Dijon (1065-1120) était un modeste chevalier de la famille des seigneurs de Châtillon-sur-Seine et vassal du puissant duc Eudes Ier de Bourgogne (Eudes 1<sup>er</sup> de Bourgogne dit Borel, c'est-à-dire le Roux, vers 1060-1103) est le fils d'Henri de Bourgogne et de Sybille de Barcelone. Il était prince de sang royal français. puis de son successeur, Hugues II de Bourgogne. Homme assidu, intègre et impétueux, Tescelin était fidèle à ses devoirs en son nom et envers ses alliances. Sa mère descendrait des ducs de Lorraine, issus directement de Charlemagne.

Guerrier accompli, il participa à la victorieuse 1<sup>re</sup> croisade, pour servir Dieu et l'honneur, la foi face à l'islam se développant sur les terres catholiques d'Orient.

L'enfance de Bernard.

Elevé exclusivement par sa mère jusqu'à l'âge de 7 ans, Bernard n'est pas traditionnellement formé aux armes, comme ses frères aînés, Guy et Gérard. Est-ce par vocation précoce ou pour santé fragile ?

À l'âge de 9 ans, enfant réservé et de vive intelligence, il entre ensuite à la prestigieuse école des chanoines de Saint-Vorles à Châtillon-sur-Seine (entre le duché de Bourgogne et le comté de Champagne), ouverte au renouveau culturel carolingien (soutenant étude et culture au IX<sup>e</sup> siècle) où il étudie la Bible (la Vulgate de Saint-Jérôme) et acquiert une solide acquisition du latin, langue du clergé.

Ce jeune homme d'une timidité maladive et très doué pour les mots étudiera ensuite spécifiquement les lettres (les Prophètes et les Évangiles, la grammaire, la rhétorique, la dialectique et sans doute les grands textes classiques). Cette instruction littéraire soutenue devait le conduire à la théologie, à l'éveil de l'esprit et des sens ! Il déplore que les hommes qui lisent peu ne s'instruisent pas et deviennent donc influençables. Au cours de sa scolarité à Châtillon-sur-Seine, il a entre 12 et 17 ans lorsque sa mère, à laquelle il était très attaché, disparaît subitement. Face à cette douloureuse perte, il est incertain quant à son avenir car il s'est consacré aux lettres et non pas aux armes.

L'abbaye de Cîteaux.

Des moines bénédictins ont quitté l'ancien grand ordre de Cluny, cultivé, mais... auquel ils reprochent une prodigieuse richesse et un éloignement de l'idéal monastique. A proximité de la demeure familiale de Bernard, sur une part des bois de Molesmes qui leur a été cédée, ils ont créé en 1098, l'Abbaye de Cîteaux sous l'influence du moine Robert de Molesmes (issu d'une famille de la meilleure noblesse champenoise, fondateur de l'abbaye de Molesmes en 1075 et de l'Ordre du Temple). Sur un terrain marécageux isolé, ces moines se sont retirés sous l'habit blanc, dans une vie de pauvreté, plus consacrée et plus austère, sous la règle de Saint-Benoît - entre travail, prière et jeûne- dans des cabanes qu'ils ont construites dans les ajoncs (d'où le nom de citeau, « cistels » qui signifie « roseau » en ancien français, comme nous l'avons vu plus haut) qui donnèrent leur nom à cette abbaye.

En observant la rude ascèse de ces moines, un dilemme se pose au jeune Bernard, entre la lutte par les armes physiques (pour l'Église) et spirituelles (pour Dieu). Cette quête de l'absolu sera la base de la fondation des ordres monastiques militaires, dont celui des Templiers. Bernard fixe choisit la vie monastique à la fin de son enfance marquée, à l'âge de 15 ans, par un rêve qui détermine sa vocation « Aimer Dieu sans mesure » : celui de la naissance de Jésus. Ce songe le révélera à la contemplation divine et le rendra à jamais particulièrement « averti et sensible » à la Nativité, à la Vierge et à l'Enfant.

En 1113, il rejoindra l'abbaye de Cîteaux, accompagné de membres de sa famille et de son entourage. L'abbé Etienne Harding qui mène cette fondation depuis 1109 les accueillera chaleureusement. Bernard, devenu moine à 22 ans, continue de s'instruire durant la vie austère du monastère. Il s'astreint à une telle ascèse qu'il expose sa santé, mais le respect de la règle limite cette pratique. Ordonné prêtre en 1114, il restera deux ans à Cîteaux.

La rapide expansion du monastère cistercien pose notamment question de main-d'œuvre pour l'entretien des terres et nécessite le recours à l'aide de domestiques laïcs. Ce développement nécessitera des nouvelles implantations pour ces « moines blancs ».

En 1118, sept abbayes de l'ordre seront créées (chiffre qui triplera cinq ans plus tard). Cette même année, Técelin rejoindra ses fils à Clairvaux après avoir confié l'éducation de Nivard à un prêtre. Se révélant déjà meneur d'hommes, Bernard persuadera aussi certains membres de sa famille et de son entourage à se convertir : ses oncles, ses frères et sa sœur, ses cousins et amis !

En 1119, devant l'étalement géographique des abbayes de l'ordre, Etienne Harding convoque le chapitre général des cisterciens qui permettra de rédiger la « Charte de Charité » (imposant le modèle des normes bénédictines et des liens entre les monastères cisterciens, tout en respectant leur autonomie de fonctionnement) ; celle-ci sera promulguée par le pape Calixte II, puis confirmée en 1152, le pape Eugène III.

A la fin du XIIe siècle, l'ordre cistercien comptera 530 abbayes, dont 263 « filles » de Clairvaux et environ 2 500 hommes et femmes à la fin du XVIIe siècle.

L'abbaye de Clairvaux.

En 1115, Étienne Harding envoie le jeune prêtre Bernard, âgé de 24 ans, à la tête d'un groupe de compagnons composé de son oncle Gaudry, de ses quatre frères Guy, Gérard, André et Barthélémy, de ses cousins Robert de Châtillon et Geoffroy de la Roche-Vanneau ainsi que de quatre moines, Geoffroy d'Aignay, Elbaud, Renier et Gaucher pour fonder la 3<sup>ème</sup> abbaye « fille » de Cîteaux (après celles de la Ferté et de Pontigny) qui connaîtra une destinée hors du commun.

Bernard choisira le Val d'Absinthe (dans une clairière isolée, en bordure de forêt et à proximité de l'Aube), à la Ferté-sur-Aube, sur une terre donnée par le comte Hugues de Champagne pour installer cette nouvelle abbaye qui sera appelée *clara vallis*, « La vallée claire » puis Clairvaux dont il est élu abbé. Il est confirmé à Châlons-en-Champagne par Guillaume de Champeaux (évêque de Châlons-en-Champagne, homme d'envergure, conseiller du roi, écouté des papes et célèbre théologien) dont il deviendra proche.

Les premiers temps sont difficiles en raison des travaux d'installation. La discipline et le dénuement imposés aux moines au sein de cette fondation sont très sévères. En 1116, Bernard, âgé de 27 ans, poursuit parfois une sévère ascèse qui l'affaiblit. Il poursuit toutefois ses études. Au cours de ses convalescences, le patrimoine de Clairvaux va finalement prospérer grâce à la gestion intelligente et économe de ses frères Guy et Gérard ainsi qu'à l'organisation de la vie, sur le plan matériel, assurée par Gaucher, le prieur.

Les sermons de Bernard sont si enflammés qu'ils sont recopiés et diffusés à travers les monastères cisterciens qui connaîtront un important développement, notamment grâce à divers dons. Les gens se pressent à la messe et les vocations se multiplient.

Le succès de Clairvaux attire également de nombreux nobles, lettrés, clercs et laïcs, mais aussi des élèves de l'école épiscopale voire d'autres moines. Cependant, vers 1135, face à ce fort développement, Clairvaux n'est plus en mesure d'accueillir et abriter cette vaste communauté et doit envisager les travaux d'une nouvelle installation à proximité du Val d'Absinthe. Ce projet suscite de nombreux dons en faveur d'un chantier qui commencera avec le départ de Bernard pour l'Italie et se poursuivra après sa mort.

En 1132, Bernard fera accepter par le pape Innocent II, l'indépendance de Clairvaux vis-à-vis de l'abbaye de Cluny (de l'ordre bénédictin). Face au développement et l'essor économique de Clairvaux, l'abbé de Cluny écrit au pape pour dénoncer cette décision et expose ainsi son prieuré au risque d'excommunication.

Clairvaux donnera ainsi naissance à 68 abbayes nouvelles « filles et petites-filles », établissant ainsi un véritable maillage religieux, aristocrate et familial, soit un véritable réseau social à travers l'Europe... !

Le religieux, l'homme de lettres.

En 1123, le premier concile de Latran revendique les prérogatives de l'évêque dans son diocèse. Si le prestige de Clairvaux est grandissant, Bernard déplore le manque d'humilité de certains abbés refusant de se soumettre à l'autorité de leur évêque.

Il est l'auteur de nombreux ouvrages religieux de l'Occident médiéval. Ses sermons sont recopiés et diffusés parmi les monastères cisterciens (recourant à son « art d'écrire ») et à travers l'Europe.

Entre 1135 et 1153, il écrit alors de nombreux sermons, particulièrement dédiés à Marie pour laquelle il développera également la théologie mystique en tant que médiatrice de toutes les grâces, dogme encore reconnu par l'Eglise.

Compte tenu de l'austérité cistercienne, Cîteaux craint de connaître des départs, mais plus encore Cluny où s'affrontent « les Anciens » soutenant la tradition clunisienne et « les Modernes », favorables à la réforme cistercienne et souhaitant voir la tradition de l'Eglise s'adapter à la réalité contemporaine.

En 1124, Bernard écrit alors sa première grande œuvre « Apologie à Guillaume de Saint-Thierry », réquisitoire implacable qui défend l'austérité des bénédictins blancs

(cisterciens) fondée sur la fuite du monde, prônant la pauvreté, le travail manuel ainsi que la mise en valeur de la pureté de l'ordre, le désintéret de la culture et de tout divertissement pour l'esprit, contre les bénédictins noirs (clunisiens) corrompus par le luxe, attachés à leur position sociale face au clergé et à la noblesse. Bernard vise en ce sens les abbés de Saint-Denis et de Cluny. Il se réconciliera toutefois avec ce dernier qui reformera son monastère, tout comme le fera celui de Saint-Denis qui se consacrait davantage aux affaires du roi.

Bien que toujours souffrant, Bernard assure la gestion de Clairvaux, poursuit notamment l'instruction de ses moines et novices et médite sur son idéal de vie monastique. Ses contacts et échanges par correspondance se sont multipliés et appellent cet homme maladivement timide vers des affaires extérieures au monastère.

#### L'abbaye de Morimond – 1124-1125

« Soeur jumelle » de Clairvaux, cette abbaye située à Metz est l'avant-poste à l'expansion cistercienne germanique avec près de 60 monastères... Cependant, l'abbé Arnold commet l'erreur d'accueillir le jeune **Conrad de Bavière, un Hohenstaufen** apparenté au duc de Saxe (futur empereur germanique) qui devait en fait être éduqué par l'archevêque de Cologne. Ce lignage pourrait être lié à la mère de Bernard, par la branche des Welfs allemands...

Cette période connaît une amélioration des techniques agricoles favorable à la croissance rapide de la population qui connaîtra en 1124 un très **rude hiver**. Nombreux affamés se présentent aux portes des abbayes. A cette famine de deux ans s'ajoutent des **opérations militaires** : l'empereur germanique, désireux de se venger de son excommunication en 1119 (en condamnation de sa politique opposée au Saint-Siège), s'allie au roi d'Angleterre et au comte palatin Thibaud de Blois, Chartres et Meaux pour se venger du roi de France, Louis VI.

Ces deux événements fragilisent l'abbaye de Morimond dont la réputation est entachée en raison d'une mauvaise gestion, du manque de terres cultivables et de tensions avec le voisinage. L'abbé Arnold, dépassé par son rôle, abandonne cette fondation, escomptant l'approbation pontificale en prétextant un pèlerinage à Jérusalem qui attire pèlerins, croisés et chevaliers. Il sera notamment accompagné de Conrad et de compagnons germaniques.

Il adresse un courrier à Etienne Harding, abbé de Cîteaux. En l'absence de ce dernier, Bernard en prend connaissance pour apprendre que l'abbé Arnold a quitté Morimond. Choqué et craignant que ce départ ne nuise à la réputation et à l'avenir de l'ordre cistercien, Bernard écrit pour la première fois au pape Calixte II afin de l'informer de la situation. Il sermonne ensuite à l'abbé Arnold par un écrit dont il a l'art ! Malheureusement, le pape meurt avant de prendre connaissance de la lettre de Bernard alors que des troubles touchent la succession au trône pontifical dont la réponse est finalement retardée.

Bernard s'adresse donc à Brunon, petit-neveu de Frédéric 1<sup>er</sup>, archevêque de Cologne, mais cette sollicitation sera suivie de peu par la mort d'Arnold. Bernard se voit conduit à rappeler leurs vœux d'obéissance aux moines pour qu'ils retournent à l'abbaye Morimond qu'il confiera à Gaucher alors prieur de Clairvaux. En 1127, cette

abbaye accueillera le jeune élève, Otton 1<sup>er</sup> (de la lignée Babenberg), fils du margrave Léopold III d'Autriche, mais aussi demi-frère de Conrad de Hohenstaufen. Après de brillantes études, Otton se retirera à Morimond.

En France et dans ses environs, la réputation de Bernard s'étend d'autant plus à la suite de miracles qu'il aurait accomplis tout au long de sa vie. Mal soigné, il demeurera toujours très malade. Se méfiant de la médecine, il considère la maladie comme moyen de Salut, un don de Dieu, maître de la vie ou de la mort. Il se préoccupe en premier lieu de l'organisation et de l'éthique de la vie monastique de France.

Les hommes politiques le consulteront de plus en plus Bernard dont le rôle, au départ religieux, deviendra influent dans la sphère politique du XII<sup>e</sup> siècle, malgré la séparation du pouvoir et de l'Eglise. Cette situation éloigne Bernard de sa vocation première de demeurer contemplatif. Il est si attaché à Clairvaux qu'il en confie l'administration à son cousin, Geoffroy de La Roche-Vanneau, lors de ses absences en 1126.

Naissance de l'Ordre du Temple.

Les missions diplomatiques le conduiront face à la gestion de la guerre de croisade. Ainsi naît l'idée de créer l'Ordre des Templiers, ordre religieux militaire consacré à Dieu et composé de chevaliers ayant fait vœu de pauvreté, dévoués au roi Baudouin II et s'engageant à protéger les pèlerins sur la route de Jérusalem. Bernard a 38 ans lorsque, convoqué par le pape Honorius II, il se rend avec enthousiasme au Concile de Troyes en 1129 où il rédigera les statuts et dressera la règle de la milice du Temple élaborée par Hugues de Payns. Cette règle de 72 articles, précédée d'un prologue, officialise cet Ordre et permet ainsi le recrutement d'autres « moines-chevaliers » de cette nouvelle milice. En 1139, Robert de Craon, second Maître du Temple la fera approuvée par bulle pontificale d'Innocent II.

Schisme d'Anaclet II – 1130 – 1139.

Bernard sera désormais très sollicité, notamment pour l'élection du pape à Rome. En 1130, les cardinaux sont en désaccord pour élire le successeur d'Honorius II. En effet, deux groupes de cardinaux soutenus chacun par deux clans familiaux qui s'opposent, élisent de façon irrégulière, deux papes :

- l'un, au monastère Saint-Grégoire, est Innocent II. Ouvert à la réforme de l'Eglise, il est soutenu par les Frangipani (comme l'a été Honorius II). Il est issu d'un quartier populaire de Rome et connaît bien la France ;
- l'autre, à l'Eglise Saint-Marc est Anaclet II. Plus âgé qu'Innocent II, il n'est pas favorable à la réforme de l'Eglise. Il est soutenu par les Pierleoni opposés à toute ingérence allemande en Italie, contrairement aux Frangipani. Habitué au luxe, il est issu d'une riche famille juive de financiers et marchands de Rome qui ont rendu d'immenses services aux papes et se sont montrés généreux envers le peuple romain.

Afin de d'examiner la question, Louis VI Le Gros convoque le concile à Étampes où il requiert notamment la présence de Bernard qui, comme d'autres cardinaux, aurait notamment exprimé sa réserve quant à la réputation et à l'origine juive d'Anaclet pour diriger l'Eglise. En 1131, le concile de Reims, mené par Innocent II et Bernard

dont le vote fut décisif, reconnaît Innocent II comme pape. Cette même année, ce dernier prononce l'excommunication d'Anaclet et de ses partisans.

En raison de cette polémique pontificale, Bernard parcourt la France et l'Europe afin d'obtenir l'adhésion à l'élection d'Innocent II. A l'occasion de ses déplacements, il permet la création de nouvelles abbayes cisterciennes, mais contribue par ailleurs à la résolution de questions d'ordre politique (en Aquitaine, en Italie, en Corse...).

Néanmoins, vers 1135, Innocent II rappelle Bernard car Anaclet II a pris les armes, soutenu d'une part à Rome par Roger II de Sicile et d'autre part en France par le noble Guillaume d'Aquitaine, son dernier soutien et par l'évêque Gérard d'Angoulême.

Chacun des papes rivaux recherche des appuis religieux et/ou politiques pour faire valoir sa propre élection. Le Vatican subit des pillages et cette guerre contraint Innocent II à l'asile en France. Bernard poursuit durant plusieurs années sa prédication en France, puis en Europe et finit par convaincre Guillaume d'Angoulême de se rallier à Innocent II.

La période tourmentée du schisme a vu les puissants du royaume de France et de l'Eglise se diviser et se disputer le pouvoir. Bernard qui fait figure de père spirituel s'efforce de mettre un terme à ce conflit qui se terminera en 1138, à la mort d'Anaclet. Le moine de Clairvaux exulte alors pour la paix de l'Eglise enfin retrouvée après une longue lutte, mais des antagonismes hérités du schisme persistent.

Le renouveau monastique.

Une mutation s'opère au cours du XII<sup>e</sup> siècle où l'enseignement n'est plus confiné dans les cloîtres. Cluny n'accueille plus d'enfants et Cîteaux ne forme que les moines. Les évêques avaient pour rôle d'enseigner la lecture, le latin puis l'écriture et le calcul. Les sept arts traditionnels enseignés se composaient du :

- « trivium » consacré à l'écriture : grammaire, rhétorique et dialectique (suivi à l'école de Saint-Vorles par Bernard alors enfant) ;
- « quadrivium » consacré aux sciences : arithmétique, géométrie, astronomie et musique, suivi de l'étude de la médecine et de l'exégèse biblique, cet enseignement était fondé sur la théologie.

Désormais, l'enseignement s'opère à l'école, dans les villes et s'appuie sur la philosophie que Bernard exècre, considérant cette référence antique restreinte bien qu'il l'utilise à l'appui des causes lui paraissant essentielles. Vers 1150 parviennent des influences des connaissances arabes scientifiques (héritées de la Grèce antique). Ce savoir, accessible à tous, devient alors le fondement du développement intellectuel (avec la mobilité des étudiants et des clercs). Il suscite des débats entre/parmi maîtres et élèves, des interprétations des Ecritures nourries par la dialectique où se loge la raison et aborde même l'existence de Dieu, soit la théologie du cloître. Il donne lieu à des divergences de points de vue sur le savoir. Confronté à ces argumentations dans les milieux intellectuels, Bernard fait face à un mouvement rejoint par le moine Pierre Abélard.

L'affaire Abélard - 1131-1140.

Depuis 1117, Abélard est un brillant théologien qui enseigne à l'université de Paris. Agé de 40 ans, il a une idylle avec sa jeune élève, Héloïse, âgée de 18 ans qui lui donnera un fils. Il fut élève de Guillaume de Champeaux (évêque de Châlons qui consacra l'abbaye de Clairvaux et ordonna prêtre Bernard).

Sur un thème fondamental de la foi chrétienne, Abélard rédigea notamment un « Traité sur l'Unité et la Trinité Divine » qui suscita intérêt et débats chez les intellectuels et l'exposa aussi à la critique. Par la suite, il écrivit la « Theologia Summi Boni » qui sera condamnée en 1121 par le concile de Soissons. Il présente sa doctrine en écrivant la « Theologia Scholarium » qui sera à son tour condamnée par le concile de Poitiers.

Abélard, l'intellectuel, considère que la raison doit être au service de la foi qui ne saurait être elle-même qu'affective. En revanche, Bernard, le mystique, pratique une spiritualité monastique de la foi qu'il estime lui venir de Dieu et s'incarnant dans son attachement aux sacrements.

En 1140, Bernard est sollicité pour juger l'œuvre du théologien. Ne l'ayant pas lue, il décide de faire appel à un concile de Sens. A partir de certains extraits, Bernard trouve les écrits d'Abélard trop intellectuels, notamment dans le rapport science - foi qui semble donner place à la critique, au raisonnement humain.

L'assemblée devenue un tribunal dénoncera les textes d'Abélard qui s'effondre devant le procès d'opinion mené par l'abbé de Clairvaux. Alors que le théologien se rend à Rome pour faire appel de la sentence du concile, Bernard a multiplié les missives adressées, notamment à Innocent II pour argumenter sa position et celle du concile, en déclarant la doctrine et les ouvrages et de « Pierre le Dragon » contraires à la foi. A son tour et sans l'avoir reçu, le pape condamne Abélard comme hérétique et excommunie ses partisans. Blessé, le théologien renonce et se retirera au monastère de Cluny auprès de l'abbé Pierre le Vénérable qui convainc Bernard de rencontrer Abélard en vue d'une réconciliation entre les deux hommes.

Election de l'évêque de Langres – 1138-1139.

L'évêque de Langres, oncle paternel de Bernard décède en 1136. La désignation de son successeur, prestigieuse au sein du royaume de France, est convoitée d'une part par le roi de France, Louis VII Le Jeune et d'autre part par le clergé pour un moine de Cluny. Après être intervenu, Bernard verra son cousin Geoffroy de La Roche-Vanneau investi évêque de Langres.

Durant cette période, Bernard est profondément touché par la perte de son frère aîné, Gérard, mort en 1138. Cet ancien guerrier illettré et dévoué était le conseiller de Bernard pour la gestion quotidienne de Clairvaux.

Election de l'archevêque de Reims – 1139-1140.

Louis VII ne semble pas empressé de favoriser l'élection d'un nouvel archevêque à la succession de Renaud II de Martigné. Il profite de la situation pour percevoir d'importants revenus de ce diocèse et provoque des débordements du peuple de Reims qu'il punit. Indigné, Bernard écrit à Innocent II afin de lui conseiller de lancer cette élection.

Les droits du roi et ceux du pape.

En 1141, le monde politique fait à nouveau appel à l'intervention de Bernard. Le roi de France Louis VII s'élève contre des décisions papales : il met en cause les conditions d'élection des successeurs de l'évêque de Poitiers en 1140, puis de l'archevêque de Bourges en 1141, sans investiture royale, considérant que son pouvoir de souverain -qu'il craint de voir réduit- l'y autorise. Cette attitude mène le pape à l'excommunier. Toutefois, le roi s'entête et envoie des soldats en Champagne punir ceux qui ont participé à son excommunication.

Bernard s'est engagé à obtenir du pape la levée de cette sentence d'excommunication, afin de mettre un terme à ce conflit qui oppose le roi à Thibaud IV, comte de Champagne. Il écrit en ce sens à Innocent II choqué par la manœuvre qui lui déplaît. Les sollicitations en haut lieu de Bernard suscitent de vives réactions à son encontre, de la part des membres du clergé et des officiers royaux. Rome adresse une lettre à l'abbé de Clairvaux, lui recommandant de s'en tenir à la gestion de Clairvaux, missive à laquelle le moine ne manquera pas de répondre à sa manière... clairement motivée !

Louis VII s'adresse finalement au Saint-Siège pour requérir son pardon. Cette fois, pour régler ce grave conflit au sein du royaume de France, Innocent II ne sollicitera pas Bernard auquel il reproche son intransigeance tandis que les religieux critiquent son ingérence dans cette importante question politique. Cependant, le moine persiste à vouloir gérer ce conflit, alors que son influence s'amenuise auprès du Saint-Siège.

En 1143, le contexte de ce débat politique royal sera modifié par la mort d'Innocent II, pape dont l'élection avait été soutenue par Bernard. Le pape Célestin II, succède à Innocent II et lèvera deux ans plus tard, la sentence d'excommunication contre Louis VII. Cette décision soulève la colère de Bernard qui éprouve des craintes pour l'entente entre l'Eglise de France et le pouvoir.

La révolution romaine – 1143.

A Rome, l'Eglise cherche à centraliser le pouvoir autour du pape, face à l'aristocratie qui cherche à reconquérir le sien. Pour leur part, les bourgeois et le peuple se préoccupent des partis politiques et de leur liberté. Le mouvement républicain instaure un sénat et attend de l'Eglise qu'elle revienne à ses aspirations originelles, retirée « du monde ». Cependant, la ville est en ébullition depuis qu'Eugène III a refusé de transmettre le pouvoir temporel au Sénat.

Célestin meurt en 1144, après six mois de pontificat. Lucius II lui succède, mais il sera tué à Rome en 1145. Eugène III, son successeur, est le premier pape cistercien (environ 50 ans après la fondation de l'Ordre du Temple par R. de Molesmes) que Bernard encouragera au maintien du respect du vœu de pauvreté et à la réforme l'Eglise face à la corruption des grands prélats.

La seconde croisade 1143-1147.

Après leur défaite lors de la première croisade, les musulmans s'unissent pour se confronter aux guerriers d'Europe occidentale qui ont repris Jérusalem. En 1144, lorsqu'ils reprennent la ville d'Édesse et menacent le royaume de Jérusalem, le roi Baudouin demande le renfort de l'Occident.

Le pape Eugène III décide alors de prêcher la seconde croisade, mais peu de vocations suivent, d'autant plus que la première, très suivie entre 1095 et 1099, a coûté beaucoup de vies. Cette cause n'intéresse pas les aristocrates. En outre,



l'Empire d'Orient n'est connu que des clercs instruits. Louis VII requiert l'intervention de Bernard par l'intermédiaire d'une bulle du pape Eugène III.

En 1145, Bernard, toujours souffrant, est d'abord peu enclin à soutenir cette démarche car, occupé par les mouvements hérétiques en France et Europe, il continue de prêcher « pour la vérité de la foi ». Il lutte contre l'idéologie anticléricale propagée par les moines itinérants et que l'Eglise qualifie d'hérésie. Il méprise et dédaigne les hérétiques et ceux qui les suivent parce qu'incultes à son regard... Néanmoins, ceux-ci sont de plus en plus nombreux à rejoindre le mouvement hérétique, intéressés par le développement de la pensée confrontée à la théologie monastique.

L'abbé de Clairvaux va finalement obéir, lancer l'appel en 1145 et sillonner l'Europe pour prêcher la croisade.

S'il ne s'intéresse guère à l'Islam, pas même à la conversion des Sarrasins, il est question pour Bernard, de tuer ou mourir en Terre Sainte pour défendre l'Eglise d'Orient. Pour lui, il s'agit d'un combat pour le salut personnel, qu'il convient d'organiser. Pour mener à bien cette croisade, il recommande aux princes chrétiens, l'empereur Conrad III (en Germanie) et le roi de France Louis VII, de s'unir pour un commandement unique de l'armée.

La première étape la mission de Bernard a lieu à Vézelay, le 31 mars 1146. Sur cette colline située sur la route de Compostelle, une foule immense se mêle aux grands. Elle est composée de pèlerins (allemands, lorrains, hongrois), de prélats, d'abbés, de chevaliers... mais aussi de nobles de France dont des habitués de la Terre Sainte (notamment Hugues de Lusignan et le comte Alphonse de Toulouse). Eugène III est présent ainsi que Louis VII, accompagné de son épouse.

A Spire, le 27 décembre, non seulement le peuple sera à son tour convaincu par son discours enthousiaste, mais l'empereur et le roi eux-mêmes prendront la croix. Le succès de ce prêche va cependant à l'encontre des intérêts politiques du pape, en exil à Viterbe, espérant que Conrad III lui permette de regagner Rome au lieu de prendre la croix. En 1148, Eugène III retournera en Italie où Rome est en proie à l'agitation politique et sociale.

D'après Jules Michelet (Histoire de France, tome 2, 1832), la frêle silhouette de Bernard de Clairvaux apparaissait comme éthérée devant la foule ; il affichait un pâle visage, orné d'une barbe rousse et blanche et de cheveux blonds et blancs. Frêle, mais... tempétueux !

En 1146, Bernard a 56 ans. Bien que fatigué, il poursuit le prêche pour la croisade, parfois par missives, pour prendre la défense de l'Eglise d'Orient contre l'Islam. Depuis 1095, les juifs, également considérés comme « ennemis de Dieu » sont persécutés notamment à Liège, à Rouen, aux environs de Clairvaux, dans la région rhénane ainsi qu'en Germanie (où forcés par un moine cistercien à choisir entre le baptême et la mort, ils refusent de payer l'impôt pour la croisade). Bernard prend leur défense dans la mesure où il considère que le paiement de cette taxe doit être l'objet du libre-arbitre. La conversion forcée (condamnée par le droit canonique) des juifs et des païens aura un effet retentissant et néfaste à l'égard des chrétiens.

La préparation de la deuxième croisade crée malheureusement des divergences ou ravive des rancœurs d'ordre monarchique, car le roi n'a pas de successeur en cas de

décès en Terre Sainte. Par ailleurs, les forces de Roger II de Sicile sont écartées du combat à venir. Ces mêmes dissensions pour le pouvoir sont nourries en Germanie et parmi les représentants de l'Église. L'abbé de Cluny, Suger, est corégent pendant la croisade de Louis VII.

En 1147, Bernard aspire à la solitude de son monastère qu'il retrouve après cinq mois de prêche, pour poursuivre la gestion de la vie monastique cistercienne.

L'ordre cistercien foisonne à travers l'Europe mais le combat contre l'hérésie et la croisade aboutissent à de cinglantes défaites. La chrétienté se divise dans l'empire d'Occident alors que les musulmans s'unissent dans l'empire d'Orient.

Cette croisade sera un désastre car Conrad et Louis VII veulent chacun en faire une victoire personnelle. Le siège de Damas échoue lamentablement au prix de lourdes pertes humaines. Les deux tiers des hommes mourront ou face aux musulmans ou confrontés à la maladie. Battu en Asie Mineure dès son arrivée, Conrad renonce et rentre en Europe. Il sera suivi plus tard par Louis VII, à son tour découragé par la défaite. Les premiers croisés rentrent aigris en Europe en 1148.

Bernard s'estime responsable de cet échec militaire et religieux pourtant dû à la vanité des hommes alors qu'il s'agissait d'obtenir le Salut des âmes. L'abbé de Clairvaux visait en fait à profiter de cette croisade pour convertir ou détruire sans entente, les musulmans, mais aussi les païens. Il demande alors à mourir dans ses prières. Selon Jean-Philippe Lecat (homme politique français 1935-2011) : « Dans une lettre à son oncle, André de Montbard, maître du Temple, il écrit : « Le monde devra reconnaître qu'il vaut mieux mettre sa confiance en Dieu qu'en nos princes ». Il adjure les Templiers à rester des moines avant d'être des soldats.

La lutte entre le duc de Lorraine et l'évêque de Metz.

En 1153, Bernard est à nouveau sollicité par l'archevêque de Trêves pour arbitrer la lutte entre le duc de Lorraine et l'évêque de Metz qui bouleverse la Lorraine. Ce sera sa dernière intervention.

Il sait sa fin proche et écrit à son oncle, André de Montbard alors en Terre sainte, qu'il voudrait à ses côtés. Il pense aussi à ses frères du Temple et Hospitaliers. Il demeurera abbé de Clairvaux jusqu'à sa mort due à l'épuisement.

Instigateur de la réforme de Cîteaux, Bernard fut un moine réformateur de la vie religieuse catholique. Ce thaumaturge rechercha par amour du Christ la mortification la plus dure. Doué d'une maîtrise exceptionnelle de la langue, des mots, ce théoriste intellectuel fit preuve, toute sa vie durant, d'une activité inlassable pour promouvoir et allier l'ordre cistercien avec la papauté, instruire ses moines de Clairvaux, émouvoir et entraîner les foules, et élaborer une idéologie militante que son ordre et toute l'église catholique mettront en œuvre. Sa simplicité, sa logique et sa forte personnalité sont à l'image des abbayes cisterciennes de type « bernardien » disséminées en Europe.

Charismatique, très sensible et craignant de s'exposer, Bernard est d'une intelligence incomparable aux élans mystiques ; sa quête d'un au-delà de lui-même, dans une recherche intérieure, apparaît inspirée spirituellement. Par ailleurs, d'un

enthousiasme fiévreux, pacifiant et redoutable à la fois, ce polémiste au caractère impétueux, partial et usant de son emportement au service des meilleures raisons (les siennes) était capable de s'appuyer sur la calomnie pour défendre sa cause, à la limite de l'acharnement.

La vie menée par ce religieux atypique n'aura pourtant été ni celle d'un laïc ni celle d'un religieux. Le plus grand mystique du XII<sup>e</sup> siècle, ascète et exigeant, voulait être moine et aurait pu être archevêque, voire pape ! Tous les rois d'Europe le consultant, ce maître spirituel fut familier des grands, investissant ainsi de multiples domaines religieux, philosophique, culturel, artistique et éthique. Devenu malgré lui homme politique ; il se trouvait puissant malgré lui alors qu'il se disait « chimère de son siècle ». Que de contrastes entourent ce personnage emblématique !

Bernard fut aussi un conservateur qui réagit contre les mutations de son époque (la « renaissance du XII<sup>e</sup> siècle »), marquée par une profonde transformation de l'économie, de la société et du pouvoir politique. Dans les villes, les moines, les ermites itinérants prêchent avec fougue un retour à une vie plus évangélique pour un clergé corrompu et avide. Se dissociant de l'autorité canoniale et de l'ordre religieux, ils sont qualifiés d'hérétiques par l'Eglise romaine. Selon Bernard, l'intelligence rationnelle de la foi est confrontée à l'intériorisation spirituelle fondée sur la foi seule. Il « reproche » à cette intellectualisation un déficit intérieur, considérant que la science n'est pas au service de « la Vérité » qu'il défendait.

En outre, la chrétienté romaine est confrontée à celle de l'empire d'Orient. Les mouvements religieux catharistes sont considérés comme sectes hérétiques et persécutés, au même titre que les adeptes du bogomilisme (doctrine fondée sur l'évangile de Saint-Jean) inspiré par le manichéisme, le gnosticisme chrétien et le paulicianisme (religion chrétienne orientale). Pourtant, ces ascètes qui rejettent l'autorité de l'Eglise et ses sacrements, mais aussi celle des princes, recherchent eux aussi la pureté ! Ces tensions touchent alors également les deux autres religions monothéistes du judaïsme et de l'Islam.

L'Eglise côtoie l'Etat qui l'utilise elle-même comme religion d'Etat. Alors que toute déviance est alors considérée comme crime de lèse-majesté, de crime contre l'Etat, l'hérésie a elle-même corrompu l'Eglise avide de pouvoir, d'autorité sur un peuple ignorant et fondée sur une vision en propre de la théologie. Ce pouvoir, elle en use comme d'une arme visant toute liberté de pensée. Ainsi, pourrait-on considérer... que l'Histoire se répète.

*Sœur Fanfan.*

### **3. Hugues de Payns**



Certains historiens situent Hugues de Payns II en Ardèche, mais la plupart pensent qu'il est originaire de Champagne.

Hugues de Payns né en 1074 et mort en 1136 est l'un des 2 fils de Hugues de Payns 1<sup>er</sup>.

Son père, Hugues de Payns 1<sup>er</sup>, se marie avec l'héritière du Domaine de Montigny dont il devient le seigneur. La mort de cette dernière, de qui il n'aura pas de descendance, le pousse à se marier une seconde fois. De cette deuxième union naîtra Acheus de Payns et Hugues II de Payns.

D'après les chartes de l'Abbaye des Molesmes, la famille de Payns / Montigny avait des liens de parenté avec celle de Saint Bernard de Clairvaux au travers des Touillon et des Montbard.

Selon la chronologie des maîtres du Temple, il serait possible qu'Hugues de Payns II soit apparenté à la famille de Champagne, toutefois il n'existe pas vraiment de trace ni de son enfance, ni de son ascendance.

En 1108 Hugues de Payns II, se marie à Elisabeth de Chappes, peu après que le comte Hugues de Champagne lui a confié le domaine de Payns. Cette union fût de courte durée car son épouse meurt. Il a toutefois de cette union, 4 enfants :

- Guibuin qui devient le vicomte de Payns et Chappes avant 1140. Guibuin meurt sans descendance moins de 10 ans après.
- Thibaud, lui, devient ecclésiastique et est élu Abbé de l'abbaye de Sainte Colombe et Saint-Denis-les-Sens en 1139. Il participe au concile de Sens en 1140 avec Saint Bernard. Il commence la construction d'une nouvelle église abbatiale en 1142. En 1146 il part en Orient où il trouvera la mort lors de la seconde croisade.
- Isabelle (ou Elisabeth) épouse Gui Bordel qui meurt également lors de la seconde croisade. De cette union naîtra Gui Bordel II qui devient templier puis commandeur de la commanderie de Bune-Les-Templiers.
- Herbert qui a une descendance dont la trace se perd au XVI<sup>e</sup> siècle.

La lignée d'Hugues II conserve le château de Payns près de la commanderie du même nom, jusqu'à la guerre de cent ans.

Lors du 10<sup>ème</sup> jour du concile de Clermont en 1095, le pape Urbain II déclenche la première croisade qui s'achèvera en 1099 par la prise de Jérusalem. Cette croisade fut motivée par le fait que les pèlerins chrétiens étaient régulièrement victimes d'exactions voire d'assassinats lorsqu'ils étaient sur la route vers Jérusalem. Hugues n'y participera pas, car il est encore à la cour du comte de Champagne.

Vers 1100 Hugues de Payns appose sa signature en qualité de témoin sur deux chartes de Hugues de Troyes, comte de Champagne. Etant vassal d'Hugues de Troyes, le comte de Champagne, il est presque certain qu'Hugues de Payns était un seigneur renommé et proche de la famille du comte.

C'est en 1104, qu'il accompagne Hugues de Champagne en Terre Sainte. Il y demeurera pendant 3 ans. C'est en 1107, à son retour de croisade, que lui est confié le domaine de Payns.

En 1114, il quitte femme et enfants pour repartir en Terre Sainte avec Hugues de Champagne et d'autres chevaliers laïcs. Il s'y installera définitivement. Son épouse entre alors au convent et y restera jusqu'à la mort d'Hugues de Payns.

Les chevaliers étaient sans doute hébergés à l'hôpital Saint-Jean-de-Jérusalem.

Hugues de Payns et ses compagnons protègent et défendent les pèlerins venus se recueillir à Jérusalem en se mettant au service des chanoines du Saint Sépulcre.

Beaudoin II, roi de Jérusalem autorise Hugues de Payns et Godefroy de Saint-Omer, son compagnon d'armes à installer leur quartier général dans l'ancien temple de Salomon. Plus précisément dans la mosquée d'Al-Aqsa en laquelle les chrétiens voient l'ancien temple de Salomon. C'est de là que provient le nom de chevalier du Temple ou Templiers. Dans les premiers temps, l'Ordre prit le nom complet de « Les Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon ». Il a ensuite été raccourci et a été nommé « Ordre du Temple ».

Certaines légendes font mention de fait aussi surprenants qu'intéressants. Les 9 premiers chevaliers auraient retrouvé l'Arche d'alliance ainsi que des textes sacrés sous les écuries du Temple de Salomon. Théoderich, pèlerin du XII<sup>e</sup> siècle parle de tunnel sous le Temple.

Il est indéniable, que les 9 premiers chevaliers ayant passé un peu moins de 10 ans sur ce site et, ce avant même la naissance officielle de l'Ordre du Temple, ont côtoyé les orientaux. Car s'ils accompagnaient et protégeaient les pèlerins durant leur voyage des brigands orientaux, tous les orientaux n'étaient pas des brigands. Il semble impossible d'imaginer que les premiers « Templiers » aient vécu si longtemps sur ses terres sans se lier avec des orientaux et apprendre d'eux. Il est donc tout à fait envisageable qu'en plus de protéger les pèlerins, ils aient également suivi une sorte d'enseignement local. Il ne faut pas oublier par exemple que la Vierge Noire du Puy-en-Velay aurait été rapporté d'Orient par Louis IX ; Vierge Noire qui pourrait tout aussi bien être une représentation d'Isis.

En 1118 Ils fondent ensemble l'Ordre des Pauvres Chevaliers du Christ. Les neuf premiers chevaliers furent Hugues de Payns, Gondemare, Archambaud de Saint Amand, Godefroy de Saint Omer, Godefroy, André de Montbard, Rolland, Payen de Montdidier et Geoffroy Bisol.

A la suite de la bataille de l'Ager Sanguinis, Baudoin II convoque le concile de Naplouse, et entérine entre autres la création de la Milice des Pauvres Chevaliers du Christ et du Temple de Salomon. La mission de cette milice était de sécuriser le voyage des pèlerins venus d'occident.

Hugues de Payns sera alors le premier maître de cet ordre.

Le roi de Jérusalem Baudoin II et Goromond le patriarche décident en 1127 d'envoyer Hugues de Payns et cinq de ses compagnons en Occident pour y demander de l'aide et fonder des bases solides pour cette ordre. Il faut alors recruter des hommes souhaitant combattre avec eux, établir un réseau capable de soutenir l'effort militaire, mais il faut surtout obtenir l'accord des autorités religieuses.

Dans ce même temps, Baudoin II écrit à Saint Bernard de Clairvaux en lui demandant son aide afin que l'ordre soit reconnu et qu'il réfléchisse à la rédaction d'une règle pour cette milice.

Hugues de Payns demande alors au pape Honorius II de convoquer un concile afin de sanctionner la création de son ordre.

Pendant près de 2 ans, Hugues et ses compagnons (Godefroy de Saint-Omer, Payen de Montdidier, Geoffroy Bisol, Archambault de Saint-Amand et Rolland) parcourent la France pour développer leur ordre et assurer la production de ressources impératives au bon fonctionnement de l'Ordre des Templiers en Terre Sainte.

En 1129 a alors lieu le concile de Troyes sous Honorius II. Celui-ci se tient sur le site de l'actuelle cathédrale Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Troyes en présence de nombreuses personnalités religieuses. L'Ordre est alors créé et doté de la règle de Saint Benoît (simplicité, pauvreté, chasteté et prières). Hugues de Payns avait également été chargé de négocier le mariage de Mélisande, fille de Baudoin II avec Foulques d'Anjou (qui succédera à son beau-père en 1131). Ce concile rend alors les Templiers quasi intouchables.

Hugues et ses compagnons embarquent à Marseille avec de nombreux nouveaux chevaliers pour retourner en Terre Sainte.

Lors de sa campagne qui dura de 1127 à 1129 en France, Hugues de Payns et ses compagnons rassemblent de nombreux soutient moraux mais aussi logistiques. Ceci est alors l'occasion de mettre en place un réseau de commanderie. Celles-ci sont chargées de fournir des chevaux, des guerriers et de l'argent.

Il dirigea l'Ordre durant 20 ans, jusqu'en 1136 jusqu'à sa mort en Terre Sainte.

Sous sa direction, L'Ordre et ses chevaliers obtiennent leurs premières victoires militaires. Mais Hugues de Payns tente tout de même de convaincre Baudoin II de s'entendre avec Aboull-Fewa souverain Ismaélien. Ils échangèrent alors Tyr contre Damas. Ces négociations et échanges permettent aux Templiers et au chef de la secte Ismaélienne qui appartient au Vieux Sage de la Montage, d'entretenir des relations

qui dureront environ 80 ans. La secte des assassins et les Templiers trouvèrent donc à s'entendre durant près d'une décennie.

Les « assassins » ou « hashashine » sont les membres d'une secte musulmane Ismaélienne dite radicale. Hassan Ibn Al-Sabbah aussi appelé le Vieux Sage de la Montagne impose une discipline de fer à ses hommes, reposant sur la prière, l'entraînement militaire et obéissance absolue. Il est particulièrement amusant de noter que leur organisation est souvent comparée à celle des Templiers. Le fondement de cette secte est principalement basé sur le mysticisme et l'ésotérisme.

Il est très important ici, de prendre conscience que les Templiers qui étaient de fervents chrétiens protégeant les pèlerins des brigands orientaux entretiennent de bonnes et fructueuses relations avec les Assassins qui eux étaient des musulmans dit radicaux. Il est tout à fait impossible d'envisager que les Assassins n'aient rien partagé d'autre que des faits d'armes et d'échanges commerciaux avec les Templiers et vice-versa.

Il est donc tout à fait envisageable de penser qu'Hugues de Payns et ses huit premiers compagnons aient échangé et appris les uns des autres assez rapidement, et bien avant l'échange de Tyr contre Damas. Il est également plausible que dans le plus grand des respects les Templiers aient cherché à enseigner un peu de leur culture aux Assassins et que les Assassins en ait fait autant. Ceci pourrait alors expliquer toute cette culture rapportée d'Orient, notamment le culte d'Isis probablement dissimulé sous diverses représentations de la Vierge Marie.

Hugues de Payns n'aurait eu aucune raison de convaincre Baudouin II d'entretenir la paix avec les Ismaéliens s'il n'avait été intimement convaincu du résultat. Il ne pouvait alors être convaincu du résultat à venir sans avoir au préalable longuement côtoyé et lié amitié avec eux. En effet, on ne parle bien que de ce que l'on connaît bien.

A la mort d'Hugues de Payns, le Temple est l'une des principales forces politiques et militaires du royaume Latin de Jérusalem.

Quel était le contexte religieux, politique et militaire au moment de la naissance de l'Ordre du Temple ?

Aux XI<sup>e</sup> et XII<sup>e</sup> siècle de nombreux ordres religieux sont fondés, avec principalement des frères des ordres catholiques principalement chargés de travaux manuels et des affaires séculières des monastères. Les chanoines et moines s'engagent des dans activités hospitalières ou dans la vie paroissiale. C'est dans ce contexte que l'église catholique incite les chevaliers à devenir des chevaliers du christ (milites Christi). Ceux-ci devaient combattre les infidèles en Terre Saintes. Les infidèles n'étant entre autres que des byzantins orthodoxe, des arabes et des turcs musulmans.

Après la prise de Jérusalem en 1099 à l'issue de la première croisade, Godefroy de Bouillon est désigné roi de Jérusalem par ses pairs. Mais il refuse ce titre, préférant celui d'avoué du Saint-Sépulcre.

Il met alors en place l'ordre canonial régulier du Saint-Sépulcre qui a pour mission de l'aider dans ses diverses tâches. Un certain nombre d'hommes d'armes se met alors à son service afin de de protéger le tombeau du Christ.

Une seconde institution similaire, constituée de chevaliers (appelés chevaliers de Saint-Pierre) est créée en Occident pour protéger les biens des Abbayes et des églises. Il s'agit de la Milites Sancti Petri. Ses chevaliers étaient laïcs.

Les hommes chargés d'assurer la protection du Saint-Sépulcre et de ses biens, ainsi que de la communauté des chanoines étaient appelés Milites Sancti Sepulcri (Chevaliers du Saint-Sépulcre). Il est fort probable qu'Hugues de Payns ait intégré cette institution aux alentours de 1115. Tous les hommes chargés de la protection du tombeau du Christ logeaient chez les Hospitaliers à l'hôpital Saint-Jean de Jérusalem.

L'ordre de l'hôpital est lui, reconnu en 1113. Il était chargé de s'occuper des pèlerins qui venaient de l'Occident. C'est à partir de là que naît l'idée de créer une milice du Christ (Militia Christi), qui n'aurait que pour seule charge de s'occuper de la protection des chanoines du Saint-Sépulcre et des pèlerins sur le chemin de la Terre Sainte.

De cette façon, les chanoines pourraient gérer les affaires liturgiques, l'ordre de l'hôpital des fonctions de charités et la milice du Christ de l'aspect purement militaire de protection des pèlerins.

Cette répartition des tâches reproduit l'organisation de la société médiévale.

*Sœur Alexandra*

Dans ces quelques pages, nous venons de retracer la préparation et l'implantation de l'Ordre du Temple, du V<sup>e</sup> au XII<sup>e</sup> siècles.

Lorsqu'on prend le temps de fouiller, de remettre les choses en ordre, on commence à apercevoir une idée, surgissant de nulle part, mais qui apporte la certitude que l'Ordre du Temple n'avait aucun autre choix que d'apparaître et de durer le temps qu'il a duré.

Était-ce la destinée ?

Était-ce le hasard ou des coïncidences ?

N'est-ce pas Albert Einstein qui disait « Le hasard, ce n'est que Dieu qui se promène incognito ».

Nous avons dit et nous avons écrit